

Le débat des chefs

Michelle Chanonat

Numéro 151 (2), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chanonat, M. (2014). Le débat des chefs. *Jeu*, (151), 64–67.

LE DÉBAT DES CHEFS

Lors de la dernière campagne électorale provinciale, en mars 2014, le Conseil québécois du théâtre a demandé à des personnalités, du monde de la culture et d'ailleurs, d'écrire un texte qui commençait par « Si j'étais ministre de la Culture ».

Quelques idées intéressantes sur le théâtre ont été émises.



Hôtel du Parlement à Québec.

Le soutien public à l'art est tout aussi défendable que le soutien aux minières. La culture n'est pas dépense. Finies les communications et vivement la "culture". La ressource naturelle la plus précieuse que nous possédions.

Michelle Chanonat

Parmi les candidats rêvés à la haute fonction, nous avons invité sur notre plateau spécial théâtre Pierre Lefebvre, rédacteur en chef de la revue *Liberté* et auteur de théâtre, Martin Faucher, metteur en scène et nouveau directeur artistique du Festival TransAmériques, Gervais Gaudreault et Suzanne Lebeau, codirecteurs du Théâtre le Carrousel, Dominique Leduc, comédienne et présidente du Conseil québécois du théâtre, et Carole Fréchette, auteure. Qu'ils soient ici remerciés de leur participation à ce débat fictif, réalisé à partir de leurs lettres.

LA CULTURE À SA PLACE

Pour les futurs ministres, il s'agit d'abord de replacer les arts et la culture au centre des débats. Il est tout de même curieux que, dans une société qui se définit par sa culture, celle-ci soit si peu valorisée, et les artistes considérés comme des « éternels quêtés », selon les mots de Martin Faucher. Que les arts reprennent leur place dans la cité serait le premier devoir de ministre de Dominique Leduc, qui constate : « La culture n'est plus au cœur d'une politique nationale. Elle ne fait partie d'aucun débat, n'attire la curiosité de personne. [...] Notre monde, obsédé par l'enrichissement personnel et le consumérisme malsain, semble avoir oublié le rôle fondamental de l'art dans le développement de notre société. [L'art] combat la perte de sens, forge notre identité, lutte contre les préjugés et ouvre notre imaginaire. Il convie l'individu à une réflexion essentielle sur sa condition, il célèbre notre participation à l'aventure humaine. »

D'emblée, Gervais Gaudreault et Suzanne Lebeau biffent le mot « communication » de l'intitulé du ministère : « Finies les communications et vivement la "culture". » Les ministres du Carrousel se proposent de « décaper » le mot « culture » du vernis mercantile ou pire, industriel, dont on l'a trop souvent recouvert : « Je définirais la culture que je veux défendre par le mot « désir ». Désir d'inconnu, d'intangible, d'étrange et d'étranger, désir d'échapper au ronron et de se mesurer à plus grand que soi... » Et d'ajouter : « La culture n'est pas dépense. Elle est investissement durable, propre, et ses effets multiplicateurs sont exponentiels. »

Aussitôt arrivé au gouvernement, Pierre Lefebvre tâcherait de faire comprendre aux ministres, y compris le premier, précise-t-il, « qu'un lecteur, un spectateur, un auditeur ne sont pas des consommateurs de culture, de la même manière qu'un ami n'est pas un consommateur d'amitié ou un croyant un consommateur de foi. » La même médecine sera administrée aux fonctionnaires : « La pire chose à faire est de concevoir la culture comme une industrie ou encore un secteur économique, à l'instar de l'hôtellerie ou des télécommunications. »

Quant à Martin Faucher, il réclame que l'on exploite à fond l'imaginaire « comme la ressource naturelle la plus précieuse que nous possédions », en donnant aux artistes les moyens de créer et d'exister. Filant la métaphore, il rappelle que « les artistes québécois sont [...] infiniment plus précieux et plus propres que tout le pétrole qu'on pourra bien trouver sur Anticosti. Les artistes québécois sont des pipelines, [et] coulent dans leurs veines poésies, musiques et chansons. Ils sont des mines où gisent récits épiques et images fabuleuses qui ne demandent qu'à être extraits. »

LES PROMESSES ÉLECTORALES

Le sous-financement de la culture n'étant plus à démontrer, les aspirants ministres proposent à l'unisson que des moyens accrus soient attribués au Conseil des arts et des lettres du Québec. La stratégie de Dominique Leduc promet d'être simple et efficace : « Au lieu de vivre dans l'ombre du ministre des Finances, je chercherais à marcher à ses côtés pour m'en faire un allié. [...] Je [lui] prouverais que le soutien public à l'art est tout aussi défendable que le soutien aux minières et qu'il est tout autant créateur d'emplois. Je lui ferais voir combien est ridiculement bas l'investissement du gouvernement en culture, comparativement au rôle important qu'elle joue économiquement. »

Suivant la même tactique, Pierre Lefebvre dévoile un plan ambitieux et froidement calculé : « Je m'acoquinerais avec le ministre des Finances afin de mettre la hache de façon définitive dans les échappatoires fiscales des grandes entreprises, les zones franches, les paradis fiscaux et toutes autres entourloupes ayant pour seules finalités d'affamer l'État et de le rendre vulnérable à la cupidité du privé. On ramènerait aussi le taux d'imposition de ces compagnies-mastodontes-là à celui du début des années 80, soit environ 38 %. Je m'assurerais ainsi de disposer d'un budget qui a de l'allure. Tous les autres ministères en profiteraient aussi et m'en devraient donc une. Une grosse. À partir de là, j'en mènerais large. »

Après avoir enfin constaté la vitalité des artistes et leur apport au Québec, le gouvernement de Martin Faucher annonce une augmentation de 50 millions au budget du Conseil des arts et des lettres du Québec : « Au *yable* les commentaires démagogues et cyniques de toutes les radios-poubelles et de tous ces chroniqueurs *mononc'* qui nous entretiennent dans une médiocrité sans fond ! Notre conviction envers la valeur de l'art québécois est plus forte que tout. Ces nouvelles sommes, qui ne représentent qu'une goutte dans l'ensemble du budget de mon gouvernement, serviront à répondre tant aux besoins criants des artistes émergents prometteurs qu'aux artistes au talent confirmé. Ces sommes serviront aussi à faire en sorte que les œuvres les plus inspirantes circulent de manière massive sur l'ensemble du territoire québécois. »

MINISTRE DE L'OXYGÈNE

Foin des grands discours et des belles théories, Carole Fréchette est lucide et déterminée. Bien sûr, elle tenterait de convaincre ses collègues de l'importance des arts et de la culture, mais, après le vote des crédits privilégiant les *vraies* priorités et les *vraies* affaires, plutôt que de rabâcher les arguments cent fois répétés de l'intérêt à soutenir la culture, elle décréterait « la tenue de "Journées *sans* culture". Journées où toute activité artistique, toute manifestation de vie culturelle serait absolument interdite. Journée sans musique [...], toutes les salles de concert fermées, toutes les petites scènes de tous les petits bars des villes et des campagnes désertées, pas de musique à la télé, à la radio, pas même le petit *jingle* qui introduit le bulletin de nouvelles, pas même les quelques notes de transition qui sont la respiration au milieu des affaires publiques, tous les iPod verrouillés, tous les clips de Youtube brouillés. Journées sans spectacles, sans représentations, sans aucune forme de fiction. Pas de cinéma, ni en salle, ni chez soi, pas de séries télé ni de webséries, pas d'émissions pour enfants, pas de théâtre, pas de danse, pas de performance, pas de cirque, pas de spectacles de rue, interdiction d'ouvrir un roman, un recueil de nouvelles, un livre de poésie, un essai, une bande dessinée. Journées sans arts visuels. Tous les musées et toutes les galeries barricadés, mais aussi obligation de cacher toutes les œuvres d'art public, draps tendus sur les statues, les sculptures, les toiles qui décorent les murs des édifices, et même dans les maisons, toutes les maisons, grande opération de masquage des tableaux, photos, dessins, reproductions, lithographies, sculptures, objets d'art qui accompagnent nos jours. Et puis interdiction de jouir des beautés architecturales (là où il y en a !), qu'elles soient patrimoniales ou contemporaines. Obligation de fixer le regard sur les pieds en se déplaçant dans la ville. Au besoin, des œillères seraient distribuées pour s'assurer que l'œil ne puisse pas attraper la courbe agréable d'une corniche, la ligne élégante d'un bâtiment. »

Pendant combien de temps, ce cauchemar ? « Le temps qu'ils cessent de me considérer comme ministre du superflu et m'invitent à la table de l'essentiel, ministre de l'équilibre des âmes, du battement des cœurs, de la respiration, ministre de l'oxygène. »

L'ÉDUCATION SANS LA CULTURE, C'EST JUSTE DE LA FORMATION

Le ministre de l'Éducation serait également très courtisé. Dominique Leduc l'inviterait « à bâtir avec [...] les milieux scolaire et artistique un véritable projet de fréquentation des arts pour tous les élèves du Québec ». Quant à Gervais Gaudreault, son ambition est de « convaincre le gouvernement et le ministère de l'Éducation que la culture se fréquente dès le premier souffle et que les images offertes à l'âme ne sont pas seulement représentatives, mais constitutives. La culture est connaissance, de soi, de l'autre, du monde. »

Pierre Lefebvre, lui aussi, ferait du ministre de l'Éducation son *chum* : « Avec nos budgets respectifs regonflés à bloc, je l'aiderais à doter les écoles primaires et secondaires de bibliothèques scolaires dignes de ce nom. Devant une bonne bière, je lui rappellerais la fois où Georges-Émile Lapalme a dit : « L'éducation sans la culture, c'est juste de la formation. » Je concocterai avec lui une réforme grâce à laquelle la littérature, la philosophie et les arts ne seraient plus considérés comme des *ostie* de niaiseries ne servant pas à grand-chose pour se trouver une *job*, mais bien la voie royale pour transformer les étudiants en citoyens. »

JE ME VOYAIS DÉJÀ...

Laissons le mot de la fin à Gervais Gaudreault, qui a même pensé à la décoration de son futur environnement de travail : « Ne pas oublier d'écrire en grosses lettres au-dessus de mon bureau la phrase de Pierre Péju : "Il s'agissait [...] de ce besoin de l'être humain de maintenir le monde en ordre et d'en maîtriser les puissances et les terreurs à l'aide d'un récit. Ce récit [...] faisait toute la différence entre la survie et la vie humaine donc communautaire." Placer la phrase de Péju à côté de celle de René Lévesque : "Nous sommes peut-être quelque chose comme un grand peuple", et me souvenir que c'est à sa culture que l'on reconnaît un peuple. » ●



*C'est à sa Culture
que l'on reconnaît
un peuple*

*La voie royale pour transformer
les étudiants en citoyens*

*Notre conviction envers la valeur
de l'art québécois est plus forte que
tout*

**« L'éducation sans la culture,
c'est juste de la formation. »**

Georges-Émile Lapalme
Ministre de l'équilibre des âmes,
au battement des cœurs,
de la respiration,
ministre de l'oxygène.

« Le Parlement jeunesse »,
simulation à l'Assemblée
nationale du Québec.